

## SIERRA PÉRUVIENNE : STRATÉGIES PAYSANNES FACE À LA CRISE

Quelques cas d'évolution  
de l'utilisation du sol

Evelyne MESCLIER  
*Institut français d'études andines*  
Lima, Pérou

Nous présenterons ici les premiers résultats d'une étude en cours sur les choix de production de paysans de la sierra péruvienne - minifundiaires, organisés en "communautés" rurales dotées d'institutions et de règles - qui destinent une proportion importante de leurs produits agricoles au marché urbain. Ces choix se réalisent actuellement dans un contexte de dégradation rapide de la situation économique : baisse de la production et hyperinflation accompagnée de l'incohérence des prix relatifs et de la dollarisation de l'économie. D'autre part, la sécheresse a frappé durement lors de la dernière campagne agricole, 1989-1990, en particulier dans le Sud du pays. Les dernières années ont été également marquées par l'interventionnisme du gouvernement García (1985-1990) en matière de politique agraire. Ces divers éléments s'imbriquent pour expliquer les choix actuels des paysans, qui eux-mêmes portent à conséquence pour les consommateurs, et entrent en jeu dans le degré de dépendance alimentaire - traditionnellement élevé pour certains produits comme le blé - d'un pays à court de devises. Nous chercherons ici à comprendre, à travers l'évolution de l'utilisation du sol dans les dernières années, comment les paysans réagissent à la crise. Il y aurait bien sûr toute une typologie d'exploitations à réaliser : Hopkins et Barrantes ont démontré<sup>1</sup> que la taille de l'exploitation considérée joue un rôle dans la proportion de la superficie allouée à telle ou telle culture, selon sa place dans la consommation familiale et ses exigences en travail. C'est à l'échelle de ou des zones de production "plutôt" tour-

## TROIS COMMUNAUTÉS DE CUSCO

Elles présentent des caractéristiques relativement originales. Un de ces traits particuliers est la facilité des liaisons au Cusco. Un autre est l'augmentation rapide du nombre de foyers munis d'un téléviseur, un troisième est l'accès général à l'éducation secondaire sur place ou à proximité et à l'université, les "universitaires" qui reviennent formant par la suite un groupe un peu à part dans cette communauté. Ces éléments se conjuguent pour souligner la grande importance de l'économie et de la politique nationales et régionales dans la dynamique de ces communautés. Enfin, leurs territoires sont situés à un étage altitudinal (entre 3 300 et 3 700 m) et dans des conditions climatiques qui permettent un choix relativement large de cultures.

*Pucyura* (communauté Juan Velasco Alvarado) est à environ une demi-heure en bus de la ville. Les habitants sont pour la plupart regroupés dans la capitale de district, Pucyura. Le territoire de la communauté comprend, outre la vallée principale où est installé le village, des vallées secondaires et les hauteurs qui les dominent. Nous nous intéresserons ici aux fonds de vallées, irrigués et spécialisés dans les cultures commerciales. Les cultures d'oignons et de carottes y sont implantées depuis une vingtaine d'années. Celle des pommes de terre "primeur" est très ancienne. Pucyura est la seule localité de notre échantillon où elles occupent des superficies importantes (disponibilités en eau et relative faiblesse des gelées). Le maïs, qui occupait auparavant la plupart des parcelles irriguées, n'est plus qu'un élément de la rotation. Il garde malgré tout une place que justifient son rôle dans l'alimentation humaine et animale et le fait que l'alcool de maïs sert à "faire travailler" la main-d'œuvre agricole. Oignons, carottes et pommes de terre alimentent les marchés de Cusco, ville en forte croissance au cours des trois dernières décennies (80 000 habitants en 1961, 275 000 en 1990) et, pour l'oignon, des villes plus petites d'Abancay et Quillabamba.

Les structures sociales et foncières de Pucyura sont très inégalitaires. Autour de la place d'Armes vivent des gens qui marquent volontiers leur différence avec les autres habitants du village et plus encore avec ceux des hauteurs qui viennent travailler pour eux comme *peones* ou main-d'œuvre rémunérée mais pratiquent encore, "entre eux"

paysans. Ces terres sont les plus convoitées, elles sont d'ailleurs considérées comme des propriétés privées. Les terres d'altitude ne suscitent en revanche guère d'intérêt : elles sont éloignées et difficilement mécanisables. Comme il s'agit de culture pluviale, la prise de risques est plus importante, les cultures de rente, oignons ou carottes, n'y sont pas possibles. Les "métis" ont en outre l'avantage d'avoir pu développer d'autres activités : le commerce de bétail, une des plus lucratives mais qui demande un capital initial important, celui de la pomme de terre, le commerce

répond à une composition raciale et sociale assez homogène : une seule famille se dit "métisse", l'un des fils est d'ailleurs exclu de la communauté. Certains jeunes paysans qui n'ont pas encore reçu de lot ou veulent en exploiter de plus grands, cultivent quelques parcelles en métayage. Grâce aux travaux de drainage, les pâturages naturels ont laissé peu à peu la place aux cultures de maïs, pommes de terre, fèves, blé, en moindre proportion quinoa, oignons, et aux pâturages cultivés, introduits il y a quelques années. Les paysans commercialisent essentiellement le lait tiéd de quelques vaches, une partie de

dixièmes de la récolte seulement au propriétaire (vraisemblablement parce que l'investissement en fertilisants est beaucoup moins lourd que dans le cas des cultures maraîchères). Ceux qui disposent du capital nécessaire (les membres des grandes familles, mais aussi des paysans plus modestes) font du commerce de bétail : ils se déplacent dans le département voisin d'Apurímac. Une autre ressource importante est l'exploitation, assez exigeante en travail (mais Maras dispose dans les autres communautés du district, plus pauvres, d'une main-d'œuvre relativement abondante) des salines situées en contrebas du plateau. L'exploitation des "puits" de sel se fait individuellement : la plupart des familles de Maras-Ayllu disposent d'un ou de plusieurs puits. La production est vendue obligatoirement à la municipalité, mis à part la "ration" - un quintal - gardé par chaque travailleur par jour de travail. Il s'agit d'un revenu important pendant plus de la moitié de l'année (la production s'arrête en saison des pluies), utilisé parfois pour financer la campagne agricole.

La communauté est divisée par des conflits autour de trois pôles, le président et sa bande, jeunes activistes d'extrême-gauche, la paroisse, où se relaient des clercs étrangers qui mènent une action politique et humanitaire, et une organisation non gouvernementale de développement, accusée par le président d'avoir voulu accaparer des terres et d'être l'agent de l'impérialisme étranger. Ces conflits jouent bien sûr un rôle économique, en particulier dans la mesure où le président gère les biens, machines agricoles, moulin électrique et maintenant four électrique, de la communauté.

## ÉVOLUTION DES CHOIX DE PRODUCTION

### *Le poids des aléas climatiques*

Si en 1988-1989 le climat a été favorable, la campagne 1989-1990 a été marquée par une sécheresse générale et prolongée au milieu de la saison des pluies. A l'échelle régionale il y a eu au mois de juin des chutes de neige et localement, dans la *pampa* de Anta et jusqu'à Pucuyra, des gelées nocturnes tardives (novembre) puis précoces (mars). La sécheresse a provoqué ici comme ailleurs des pertes importantes pour les céréales (petite taille des plants et grains sans substance) et pour les pommes de terre qui ont en outre subi l'attaque de vers. Les chutes de neige ont aggravé les pertes subies par les céréales. Les producteurs céréaliers de Maras-Ayllu n'envisagent pas pour autant d'abandonner la culture du blé et de l'orge, car, disent-ils, il n'y a rien d'autre à faire sur le plateau, tant qu'on

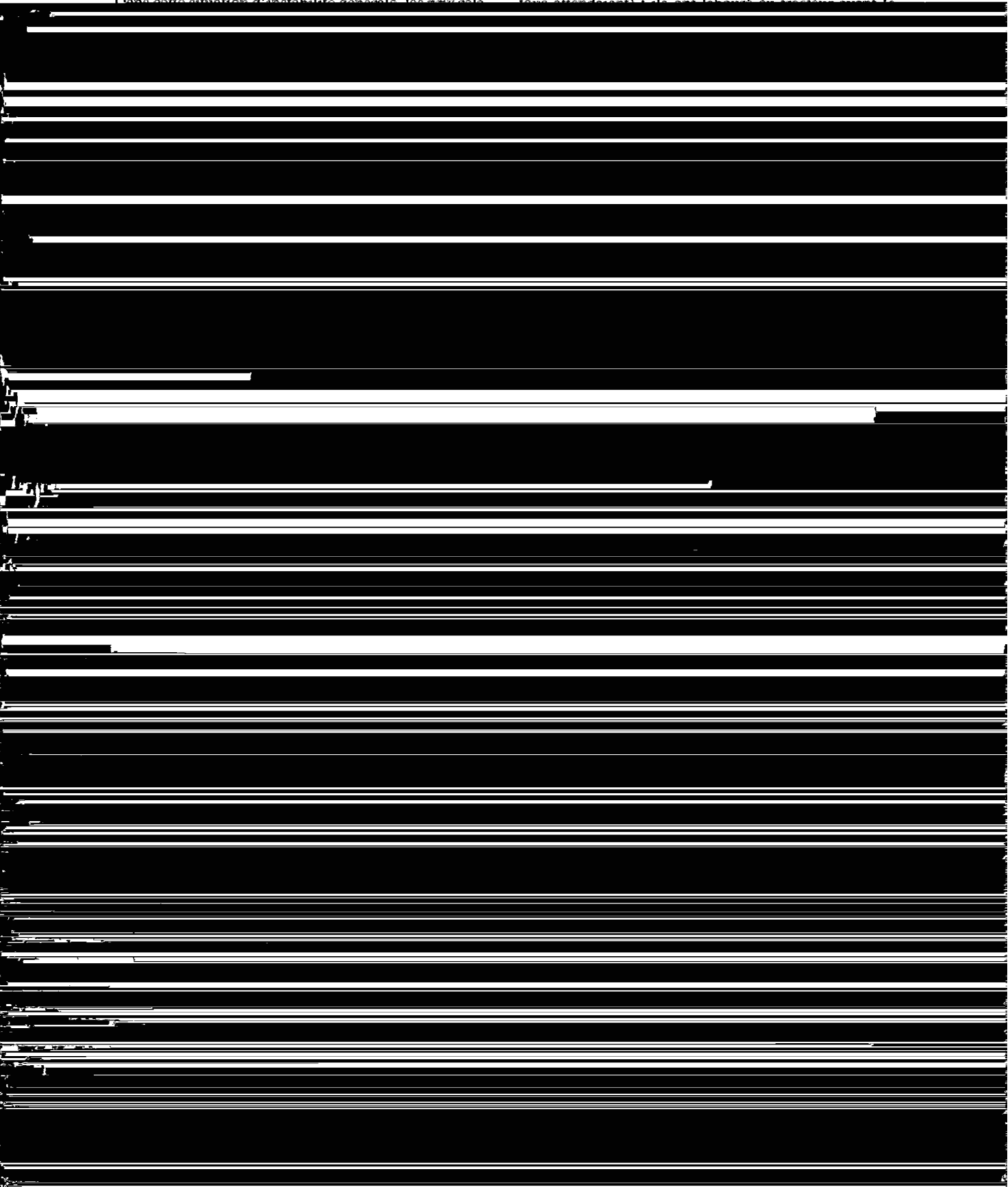
ne réalise pas les travaux d'irrigation. En outre, les récoltes sont parfois excellentes. Les effets de la sécheresse sur les stratégies est en revanche marquée, bien qu'indirecte, pour la pomme de terre : à Maras comme à Pucuyra, on attribue la plus grande violence de l'attaque des vers à la sécheresse. Or la présence des vers, déjà importante dans les années antérieures, est un des facteurs de désaffection pour cette culture. Nous devons établir une distinction également entre pommes de terre et autres productions en ce qui concerne les changements de stratégie provoqués par les gelées. A Tambo Real, la gelée de novembre a affecté durement le maïs, à tel point qu'on s'est résigné à arracher les plants. Or, on a constaté, que près de la moitié des parcelles ont été resemées en maïs. Il n'avait que peu de chances d'arriver à maturité avant les gelées de saison sèche : les paysans en le semant ont eu pour objectif principal d'assurer l'alimentation du bétail grâce aux tiges, la production de grains étant secondaire. A Pucuyra, le maïs a survécu à la gelée de novembre, moins forte que dans la *pampa*. Les oignons et carottes présentent l'avantage d'une bonne résistance aux gelées. Les gelées accidentelles n'ont donc pas entraîné de désaffection pour ces cultures. En revanche, on s'inquiète du rythme des gelées lorsqu'il s'agit de décider si l'on sèmera ou non des pommes de terre "primeur". L'arrivée tardive des gelées de saison sèche laisse craindre aux paysans qu'elles se prolongent après la fin du mois d'août et affectent les jeunes plants semés normalement en juillet. D'autres considérations entrent alors en jeu : si on sème ces pommes de terre plus tard, elles seront récoltées trop tardivement pour être vendues à un prix intéressant. Si on sème malgré tout en juillet, on prend un risque d'autant plus important que l'investissement est lourd.

Les accidents climatiques évoqués se produisent avec une certaine fréquence : ils sont toujours envisagés par le paysan. Les systèmes de production ne sont donc pas remis en cause : on n'envisage pas de se séparer du bétail à Tambo Real, mais on prend des mesures pour assurer sa survie; on en reste aux céréales à Maras, déjà céréalier à l'époque coloniale. Le cas de la pomme de terre est différent : l'accident climatique ne fait que porter à leur comble les difficultés créées par le contexte économique.

### *Hyperinflation : repli ou anticipation*

L'inflation péruvienne, en 1989, a atteint 2 700 %. Au cours des premiers mois de 1990 elle était d'environ 30 à 40 % par mois. Le 8 août 1990, le nouveau gouvernement fixait l'essence à 30 fois son prix antérieur. Le prix du pain passait quant à lui de 5 000 à 25 000 intis.

Dans cette situation d'instabilité générale, les paysans... (text obscured)



marché. Or, si ces réactions existent, en particulier pour la pomme de terre, les paysans des environs de Cusco cherchent également de nouveaux débouchés et se lancent dans des opérations financières risquées. Ils agissent souvent en association ou collectivement, contournant ainsi le problème du manque de terres et partageant des risques dont on ne sait d'ailleurs pas s'ils pourront toujours les assumer. Il s'agit certes de paysans placés dans des conditions favorables, par la

de la présence du groupe terroriste Sentier Lumineux. Les paysans des environs du Cusco sont bien sûr affectés par l'instabilité des prix, par la désorganisation du pays, qui rend difficile l'accès aux capitaux et aux intrants, et par un manque de terres plus structurel qui reflète l'absence de possibilités d'emploi dans les autres secteurs de l'économie. Cependant, l'accès des paysans, et non plus seulement des "métis", aux connaissances nécessaires pour maîtriser les données